



**UNE BOUTEILLE
A LA MER**

TS PRODUCTIONS
présente

UNE BOUTEILLE A LA MER

Un film de Thierry Binisti

avec **Agathe Bonitzer, Mahmoud Shalaby, Hiam Abbass**

D'après "Une bouteille dans la mer de Gaza",
de **Valérie Zenatti** (Éditions l'École des Loisirs)

DURÉE : 1H39
FORMAT IMAGE 2.35 - SON DOLBY SRD

SORTIE LE 8 FÉVRIER 2012

Distribution
Diaphana Distribution
155, rue du Faubourg Saint-Antoine
75011 Paris
diaphana@diaphana.fr
Tél. : 01 53 46 66 66

Presse
Laurence Granec et Karine Ménard
5 bis, rue Képler
75116 Paris
laurence.karine@granecmenard.com
Tél. : 01 47 20 36 66

Le matériel de presse est téléchargeable sur le site www.diaphana.fr

diaphana
DISTRIBUTION

SYNOPSIS

Tal est une jeune française installée à Jérusalem avec sa famille. A dix-sept ans, elle a l'âge des premières fois : premier amour, première cigarette, premier piercing. Et premier attentat, aussi.

Après l'explosion d'un kamikaze dans un café de son quartier, elle écrit une lettre à un Palestinien imaginaire où elle exprime ses interrogations et son refus d'admettre que seule la haine peut régner entre les deux peuples.

Elle glisse la lettre dans une bouteille qu'elle confie à son frère pour qu'il la jette à la mer, près de Gaza, où il fait son service militaire.

Quelques semaines plus tard, Tal reçoit une réponse d'un mystérieux « Gazaman »...



Photo © TS Productions

Interview croisée de Valérie Zenatti et Thierry Binisti...

D'abord une question à l'auteur : quelle est l'origine du livre dont est tiré le film ? Fait-il écho à votre histoire personnelle ou est-ce pure fiction ?

Valérie Zenatti

Mes parents ayant quitté la France pour s'installer en Israël, j'ai vécu là-bas entre 13 et 21 ans au cours des années 80. Ce sont pour moi des années riches de questionnements sur Israël, sur son histoire... une période où je me suis également éveillée à une conscience politique.

Revenue en France en 1991, j'ai continué à me rendre en Israël très souvent. J'étais journaliste à l'époque, ce qui m'a permis de suivre les débuts du processus de paix israélo-palestinien en 1993.

Quand la seconde Intifada a éclaté au début des années 2000, j'ai été très éprouvée par les images de cette violence qui se déchaînait, plus radicale que lors de la première Intifada... Et j'ai été ébranlée par les échos que ce conflit pouvait avoir ici.

Vous avez écrit, au cours de cette période, un premier roman très proche de votre propre vécu...

VZ

J'ai publié en 2002 "Quand j'étais soldate", un roman autobiographique sur ma période de service militaire... Le livre a été bien accueilli, mais on me renvoyait souvent à la question de savoir quel était le camp que je choisisais. Et moi je répondais : « Les deux ! », parce que je ne renonçais pas à soutenir les deux légitimités, les deux histoires, même si elles se heurtent dans la douleur. Et puis, le 9 septembre 2003, il y eut un attentat au café Hillel à Jérusalem. C'était dans un quartier que je connaissais bien, j'avais une amie qui travaillait là-bas et que j'ai eue au téléphone le soir même ; une jeune fille qui devait se marier le lendemain était morte avec son père... Et c'était, jour pour jour, dix ans après la signature de la reconnaissance réciproque entre Israéliens et Palestiniens.

En dix ans, on était passé de l'espoir au découragement, et je me suis sentie pleine de colère, de tristesse. J'ai compris que la seule façon de donner sens aux sentiments contradictoires qui m'habitaient était la fiction, sous la forme d'un dialogue : c'était le seul espace où je pouvais exprimer ce qui m'importe, c'est à dire le constat d'une réalité humaine. Car derrière ces mots, "les Israéliens", "les Palestiniens", il y a des personnes, des êtres vivants. Cette affirmation relève en apparence de la banalité. Mais je suis bien placée pour savoir que, des deux côtés, il y a des gens qui voient l'autre uniquement comme une entité hostile, barbare, indifférenciée.

J'ai eu envie de dire non à cette négation des individus. Et pendant les neuf mois d'écriture du livre, j'ai été tour à tour Tal et Naïm, en empathie avec chacun d'eux.

Et vous, Thierry Binisti, qu'est-ce qui vous a conduit à vouloir adapter ce roman pour le grand écran ?

Thierry Binisti

J'avais fait part à un ami, il y a quelques années, de mon intention d'aller en Israël. Il m'avait alors demandé ce que je pouvais bien aller faire en vacances sous les bombes. J'ai pris conscience que, pour énormément de gens, la vision d'Israël se réduisait à cela : un pays en guerre.

Or la vie quotidienne est tout autre. En Israël ou en Cisjordanie, il n'y a pas que la préoccupation politique, même si elle est très présente. Vivre, tomber amoureux, accéder à ses désirs... J'avais envie de montrer cela.



Photo © TS Productions

Puis quand j'ai découvert le livre, j'ai eu la sensation d'être en présence d'un texte qui exprimait un état, un regard très proches des miens, avec cette volonté d'être des deux côtés à la fois, de donner la parole à des personnages qui n'ont jamais véritablement la possibilité de se parler ni de se comprendre.

Cette possibilité de ressentir les deux émotions en même temps m'a touché. Le film est né de ce désir.

A une fidélité "littérale" au roman, vous avez préféré une transposition très libre, en proposant une histoire qui, par certains aspects, est assez différente, même si l'esprit demeure...

TB

Le livre a une forme épistolaire et c'était la principale difficulté en vue d'une adaptation. Comment fait-on pour passer d'une narration par mails à des images ?

Le recours à la voix-off a bien sûr permis de relayer l'écriture. L'essentiel était de donner aux personnages une vie propre ; qu'ils ne soient plus seulement portés par le contexte politique mais aussi par leur vie quotidienne.

Le film nous montre ce qu'ils vivent à l'école, en famille, au café, avec leurs copains...

VZ

Il y avait dans le livre une volonté didactique, moins présente à l'écran, où le parti-pris est de s'intéresser à leur vie, sans la ramener en permanence au conflit.

J'ajoute que le livre a été écrit dans le contexte de la deuxième Intifada – où les violences étaient quotidiennes, et avec mes représentations de l'époque, forgées par mon vécu sur place

quelques années plus tôt, forcément partiel côté palestinien puisque je n'avais plus mis les pieds dans les territoires depuis 90 ou 91 pour des raisons de sécurité.

Quand on a préparé le film, on est entré directement en contact avec des gens de Gaza, on est allé à Ramallah, en Cisjordanie, et on a pu faire émerger une réalité dont je n'étais pas aussi consciente en écrivant le livre. La nécessité d'incarner cette histoire avec des images et non plus uniquement avec des mots nous a obligés à faire des choix très concrets pour aller vers encore plus de réalisme. Comment sont habillés nos personnages ? Où vivent-ils ? Que mangent-ils ? Qu'est-ce que le monde qui les entoure nous raconte d'eux ?

Lors du travail avec Thierry, puis avec les producteurs et les comédiens, j'ai senti que l'adaptation ne serait pas la transposition ou l'incarnation du livre à l'écran, mais un prolongement de celui-ci. Comme la fin est ouverte, il y avait une interrogation des lecteurs sur ce qui se passe "après". Même si le film n'est pas la suite du roman, il va un peu plus loin que lui et répond partiellement à cette question. Je crois que le léger décalage qui existe entre les deux fins illustre bien le sens du travail d'adaptation.

Votre collaboration sur l'adaptation du roman et sur le film lui-même a été, semble-t-il, très étroite.

VZ

On a presque tout fait ensemble, dans une grande complicité : l'écriture, les repérages, le choix des comédiens... J'étais présente sur le tournage, et j'ai participé au montage, au mixage...

TB

Il était important pour moi de prolonger la collaboration engagée sur le scénario, pour que le film ait toute l'authenticité nécessaire. Ce n'est pas si simple d'aller tourner dans un autre pays que le sien. Mille détails peuvent nous trahir.

Le fait que Valérie m'accompagne dans tout un processus de choix a été particulièrement précieux.

Vous mettez l'accent sur cette relation impossible entre les personnages, et sur une certaine ambiguïté de celle-ci. Mais peut-on pour autant parler d'une histoire d'amour inaboutie ?

VZ

A mon sens, ce n'est pas une histoire d'amour, même si on peut l'interpréter de cette manière. C'est une relation a priori impossible, qui se noue, se tend, se déchire et se renoue. Avec, à certains moments, un trouble de part et d'autre, mais suscité par l'éloignement, l'empêchement... qui permettent les projections et les fantasmes.

TB

Ces deux personnages qui, malgré l'éloignement, vont vivre une vraie rencontre, ont conscience du trouble qu'elle provoque chez eux. Mais la question est de savoir ce qu'ils s'autorisent ou pas. Là où Roméo et Juliette se laissent porter par leur histoire d'amour, nos personnages, eux, ont conscience de devoir construire leur propre vie en tant qu'individus libres.

Par certains aspects, Tal et Naïm sont comme une incarnation des relations israélo-palestiniennes, entre attirance et rejet, proximité et distance...

VZ

On peut en effet voir cette relation comme une métaphore, avec cette fin qui remet à plus tard le "vrai" rendez-vous. Tal et Naïm n'ont jamais été aussi proches et pourtant ils ne se rencontrent pas réellement ! Et c'est précisément ce que ressentent les populations sur place : leur rendez-vous avec eux-mêmes et avec l'histoire est toujours remis à plus tard.

Entre le début du film, quand la bouteille est jetée à la mer, et la fin, où Naïm quitte Gaza au point de passage d'Erez, il n'y a géographiquement que 3 ou 4 kilomètres ! Mais quel chemin parcouru par chacun d'entre eux...

TB

Le film n'est pas pessimiste pour autant. Quelque chose s'est passé, quelque chose a été dit, et ils vont pouvoir continuer à construire leur vie à partir de cela.

On ne pouvait pas clore le film avec une rencontre "physique", la réalité nous l'interdit. Il nous fallait être au plus près de la façon dont les choses peuvent réellement se passer. Mais, à partir de l'image finale, chacun peut nourrir un espoir, et tout orienter vers cet espoir, en se disant que l'avenir apportera les fruits de cette volonté.

Comment le film a-t-il été produit ? On imagine les réserves que peut susciter une histoire dont l'arrière-plan est le conflit israélo-palestinien...

TB

Ce conflit semble tellement énorme qu'on a du mal à imaginer que cela va pouvoir entrer dans un film. La question de la légitimité se pose également : qu'est-ce qu'on y connaît, au fond ? Il était essentiel que le conflit reste en arrière plan, le film reflète avant tout mon point de vue en tant que réalisateur français. Le personnage de Tal étant d'origine française et récemment installée en Israël, je me sens très proche d'elle, je comprends ses interrogations, ses incompréhensions, ses doutes par rapport à une situation avec laquelle elle n'a pas grandi, dans un pays auquel elle est attachée mais dont elle n'a pas tous les codes.

Par ailleurs, le seul pays étranger présent à Gaza avec un centre culturel est la France, il m'a semblé juste que la langue qui unisse les deux protagonistes soit le Français.

Certains producteurs m'ont fortement déconseillé de me lancer. Mais Miléna Poylo et Gilles Sacuto, nos producteurs français, qui ont compris très vite les ambitions du projet, nous ont suivis puis magnifiquement accompagnés, en s'investissant totalement.

VZ

Le cinéma israélien n'est pas vierge de cette histoire, pas plus que le cinéma palestinien... Mais nous y avons intégré notre "regard français", qui nous a permis d'introduire en quelque sorte un tiers (via la langue française, qui est presque un personnage du film) dans cette situation où trouver les mots acceptables par l'un et l'autre est un vrai défi. L'un des obstacles auquel se heurtent les Israéliens et Palestiniens est souvent la qualification des lieux et des faits. Par exemple, là où les Israéliens parlent d'« attentat » ou de « terroristes » à Jérusalem, les Palestiniens évoquent une « attaque » et des « combattants » à Al-Quds. Trouver un langage neutre est extrêmement difficile dans les langues d'origine. Une langue moins chargée émotionnellement, tel le français, permet de sortir du cercle d'incompréhension mutuelle et de rejet.

Etant donné la situation régionale, organiser le tournage a dû poser un certain nombre de difficultés ?

TB

L'idéal aurait été qu'on tourne la moitié des séquences en Israël et l'autre moitié à Gaza. Sauf qu'on ne peut pas ! Si on prend une équipe de comédiens et de techniciens en Israël, il est impossible de les faire entrer à Gaza, et inversement.

Mais on a essayé quand même, en demandant notamment à tourner au Centre Culturel français de Gaza. Malgré le soutien des autorités françaises, cela s'est avéré impossible. Pour des questions de sécurité, de risque d'enlèvement, Israël ne laisse entrer aucun Israélien à Gaza, ce qui aurait posé un problème avec les techniciens.

Du coup, si toutes les séquences de Gaza vues de l'extérieur montrent bel et bien Gaza, celles censées se passer à l'intérieur ont été tournées dans des villes arabes israéliennes.

Certaines séquences ne sont pas que de la fiction. Les images de la grande manifestation commémorant l'anniversaire de la mort de Yitzhak Rabin ont été filmées sur la place des Rois, au milieu des milliers d'Israéliens venant chaque année, depuis sa mort, manifester leur désir que le pays s'engage dans la voie de la paix. Dans certaines séquences nous avons utilisé des images



Photo © TS Productions

d'actualité provenant d'archives ayant été diffusées par les medias. C'est une manière de faire coïncider la fiction avec les faits réels, et de rappeler au spectateur les moments clés du conflit sur la période où se déroule l'histoire, notamment l'opération « Plomb durci ».

VZ
Nous avons réussi à tourner à l'intérieur du point de passage d'Erez, entre Gaza et Israël. On s'est ainsi approché au plus près du point de rencontre entre nos deux personnages. Ce fut un moment très fort, grâce à une autorisation de tournage exceptionnelle. Il s'agit d'une séquence tournée sous tension, dans l'urgence. Mahmoud Shalaby, le comédien incarnant Naïm, m'a confié avoir été bouleversé en accomplissant ces pas vers la liberté de son personnage, et en pensant à tous ceux qui rêvent de faire de même.

Comment les équipes et les populations locales ont-elles perçu le propos du film ?

TB
L'équipe était totalement mixte, franco-israélo-palestinienne : la scripte était une Palestinienne chrétienne, parlant français, anglais, arabe et hébreu ; certains régisseurs étaient Palestiniens d'Israël, la première assistante Israélienne, le second Palestinien...
Tout le monde a bien accueilli le projet. Il est vrai qu'un film est une bulle, un moment qui rassemble tout le monde autour d'une idée à laquelle chacun a adhéré. Et puis il y a une sensibilité artistique commune, et donc une ouverture d'esprit.



Photo © TS Productions

Les acteurs, eux, avaient vraiment besoin de savoir où on allait. Nous avons eu des discussions de fond pour établir la confiance et leur faire comprendre la direction que prendrait le propos. Nous ne pouvions pas en faire l'économie.
Quant aux populations, lorsqu'on va tourner dans des villes qui sont 100% arabes, le maire de la ville, les gens qui louent leurs magasins, leurs cafés, leurs maisons, ont évidemment connaissance de l'histoire du film. Nous avons constaté que tous, à quelques exceptions près, accueillent cette histoire avec bienveillance, parce que son propos correspond à une aspiration profonde.

Comment la distribution a-t-elle été constituée ? Un casting casse-tête ?

TB
Pour les personnages principaux, et parce que nous recherchons la plus grande authenticité, le casting a été fait aussi bien en France qu'en Israël, et j'ai rencontré beaucoup de monde. Nous avons eu avec l'équipe de longues, très longues discussions, et fait de nombreux bouts d'essais. C'est finalement Agathe Bonitzer et Mahmoud Shalaby, qui se sont imposés d'une façon évidente, et je dois dire qu'à aucun moment du tournage je n'ai regretté ces choix. Chaque jour, au contraire, me faisait découvrir la richesse de tout ce qu'ils étaient capables d'offrir à leur personnage.
Malgré son jeune âge, Agathe Bonitzer a déjà travaillé avec des cinéastes comme Christophe Honoré ou Jacques Doillon et elle possède une intelligence intuitive du jeu.
Quant à Mahmoud Shalaby, c'est un musicien qui a été repéré par la réalisatrice israélienne,

Kéren Yedaya qui lui a confié un rôle important dans « Jaffa ». Il avait déjà en lui cette intensité sourde, ce mélange de colère rentrée et de sensibilité. Il a appris le français pour les besoins de notre film et a fait depuis un chemin parallèle à celui de notre personnage. En effet, juste après le tournage en Israël, il est venu en France pour tourner « Les hommes libres » d'Ismaël Ferroukhi. A partir du moment où nous avons le sentiment d'avoir trouvé nos deux héros, nous nous sommes attachés à trouver cette qualité de jeu pour chacun des personnages du film. Le casting nous a conduits là aussi vers des comédiens de talents et d'horizons très différents : Français, Israéliens, Palestiniens d'Israël, à l'image de l'équipe, à l'image du film.

VZ

La question de la distribution se posait à plusieurs niveaux. Pour le rôle de Tal il fallait trouver quelqu'un capable de porter notre histoire, avec à la fois la candeur et la gravité nécessaires pour envoyer cette "bouteille à la mer". Je dois dire que le choix d'Agathe Bonitzer m'a comblée. Elle s'est glissée dans le personnage de Tal avec ses propres interrogations et lui a donné une profondeur rare. Sans compter qu'elle a appris l'hébreu en un temps record !

Plus largement, la distribution a aussi été l'occasion de faire des rencontres qui elles-mêmes ont nourri notre histoire.

Une anecdote est très éclairante. Nous étions Thierry et moi en pleine écriture et je lui dis un jour combien je trouverais formidable que Hiam Abbass joue le rôle de la mère de Naïm. Oui, me répond-il, ce serait bien... et nous passons à autre chose.

Le lendemain, j'ai rendez-vous avec un ami dans un bar rue Trousseau. J'entre, et j'aperçois Hiam Abbass, installée à une table !

Je prends mon courage à deux mains : je vais la voir, lui dis toute mon admiration et elle me demande alors avec chaleur qui je suis et ce que je fais...

Je lui ai raconté le film que nous avions en cours. Elle avait entendu parler du livre et m'a donné ses coordonnées en m'invitant à l'appeler...

Ça a été le début d'une belle amitié, mais aussi d'une histoire magnifique. Bien évidemment, à partir de ce moment-là, nous avons écrit le rôle pour elle, un rôle qu'elle a incarné avec une très grande générosité.

Votre film évoque ou donne à voir, plus qu'il ne fournit d'explications. Un certain nombre de partis-pris de mise en scène, notamment une grande proximité avec les personnages, y concourent...

TB

Nous ne souhaitons pas tenir le spectateur par la main. Dès les premières images, le parti pris est de le désorienter, le plonger dans une histoire qu'il croit connaître, à cause des images vues et revues à la télévision, mais dont il ignore presque tout... Et les questions que se posent nos personnages renvoient aux questions que nous pouvons nous poser face à une telle réalité.

La caméra est toujours extrêmement proche des personnages et elle ne les lâche pas. Ce sont eux qui racontent, et cela impliquait une façon de tenir la caméra.

Même chose pour les cadrages. On a voulu représenter l'état intérieur des personnages, leur ressenti : par exemple, à Gaza, le sentiment de promiscuité, d'univers clos, et cette friction constante liée à un terrible manque d'espace...

Nous avons également recherché un maximum de réalisme pour tout ce qui est décors, costumes, bande son du film. C'est le fruit de beaucoup de visites, de rencontres, de visionnages de documentaires...

Quels enseignements, quels sentiments, quelles "conclusions" peut-être, tirez-vous de cette aventure à la fois artistique et humaine ?

VZ

Là où nous avons été particulièrement touchés, c'est qu'au terme des trois à quatre années

d'écriture du scénario, toutes les personnes que nous avons rencontrées, de la traductrice jusqu'aux assistants en passant par les producteurs israéliens, nous ont dit que nous avions su toucher du doigt quelque chose de ténu et fondamental à la fois : cette idée que du conflit extérieur naît un conflit intérieur chez les protagonistes.

A partir de personnages qui ne sont pas des archétypes, pas des porte-parole mais des jeunes avec leur vie, leurs aspirations... je crois que nous sommes parvenus à mettre en lumière ce qui était sous-jacent dans le livre et que le film exprime avec force, c'est que faire un pas vers l'autre a un prix ! C'est accepter de se regarder dans le miroir tendu par l'autre et d'avoir parfois le sentiment de trahir les siens.

S'il ne devait rester que quelques idées-forces, quelques principes fondateurs de votre film, quels seraient-ils ?

TB

La force de la parole échangée a été le point de départ d'« Une bouteille à la mer ». La volonté farouche de nos personnages a permis à cette parole échangée de devenir une parole entendue et ressentie...

VZ

Ce que les réactions à la sortie du livre m'avaient appris, et que les premières projections du film ont confirmé, c'est que les gens ont envie qu'on leur raconte cette histoire parce que beaucoup d'entre eux ont un besoin de réconciliation intérieure. Comment concilier la sympathie ou l'adhésion aux deux causes ?

En faisant un film dont le parti-pris est d'adopter un double regard, nous posons la question du point de vue. D'où est-ce que je considère la situation, de quel endroit ? Etre capable de se déplacer à l'intérieur de sa propre vision du monde me paraît essentiel. Le cinéma, art de l'image par excellence, nous a permis cela.



Photo © TS Productions

Thierry Binisti

Biographie

Thierry Binisti commence par réaliser des courts-métrages pour le Forum des Images, anciennement Vidéothèque de la Ville de Paris. Les thèmes abordés sont l'histoire de la ville, ses habitants et son atmosphère si particulière. Il devient ensuite assistant de Régis Wargnier sur « INDOCHINE », de Diane Kurys sur « APRÈS L'AMOUR » et de Jean-Jacques Zilbermann sur « TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES ». Il réalise « LE LIVRE DE MINUIT » en 1996, avec Dominique Blanc, produit par TS Productions qui obtient de nombreux prix dans les festivals de courts-métrages.

Après son premier long-métrage, « L'OUTREMANGEUR », il réalise des téléfilms dont « VERSAILLES, LE RÊVE D'UN ROI », « LOUIS XV, LE SOLEIL NOIR », documentaires-fictions qui connaissent un grand succès sur France télévisions. Il vient de terminer le dernier volet sur la vie de Louis XVI.



Photo : Valérie Zenatti

Valérie Zenatti

Biographie

Valérie Zenatti est née à Nice en 1970. Elle a passé toute son adolescence en Israël, expérience qui marque en partie son travail. Explorant plusieurs formes d'écriture, elle est l'auteur d'une douzaine de livres pour la jeunesse, traduits et primés dans le monde entier, de romans aux Éditions de l'Olivier et auteur de scénarios pour le cinéma, ainsi que des traductions de l'œuvre d'Aharon Appelfeld en France.

Fiche artistique et technique

Réalisation	Thierry Binisti
Scénario	Valérie Zenatti et Thierry Binisti
D'après le roman	
« UNE BOUTEILLE DANS LA MER DE GAZA » de	Valérie Zenatti
publié aux Éditions l'École des Loisirs	
Production Déléguée	Miléna Poylo & Gilles Sacuto TS Productions
Coproduction	France 3 Cinéma Anne-Marie Gelinat - EMA Films (Canada) Amir Harel et Ayelet Kait - Lama films (Israël)

Liste Artistique

Tal	Agathe Bonitzer
Naïm	Mahmoud Shalaby
Intessar	Hiam Abbass
Efrat	Riff Cohen
Eytan	Abraham Belaga
Dan	Jean-Philippe Ecoffey
Myriam	Smadi Wolfman
Ahmed	Salim Daw
Hakim	Loai Nofi
Thomas	François Lorient

Liste Technique

Image	Laurent Brunet - AFC
Son	Erwan Kerzanet / Olivier Dandré
Montage	Jean-Paul Husson
Casting	Brigitte Moidon - ARDA (France) Yaël Aviv (Israël)
Directeur de production	Christophe Désenclos
1 ^{er} assistante réalisateur	Gilly Ran
Décoration	Boaz Katznelson
Costumes	Hamada Attalah
Musique originale	Benoît Charest
Distribution France	Diaphana
Ventes internationales	Roissy Films

www.unebouteillealamer-lefilm.com

diaphana
DISTRIBUTION